Bowd, Gavin. *Les communismes britannique et français, 1920–1991. Un conte de deux partis.* L'Harmattan, Travaux, 2020. 238 pp.

"Sans doute apparaît-il farfelu, sinon incongru, d'associer le Parti communiste français (PCF) et la Grande-Bretagne dans un même ouvrage" (5) déclare d'entrée de jeu Gavin Bowd à la première page de cette étude. On peut rassurer l'auteur. Si de telles pensées peuvent effectivement de prime abord paraître légitimes au lecteur non prévenu, il faut bien convenir – une fois arrivé à la fin de ce livre solidement structuré, bien argumenté, basé sur des recherches souvent de première main, et qui plus est, de lecture agréable – que l'idée singulière se trouvant à sa base est en réalité on ne peut plus justifiée. L'exploration des relations, parfois amicales, parfois méfiantes, entre les deux partis supposément "frères" aide en effet, d'un côté, à mettre en lumière les conditions générales du développement et de l'enracinement populaire de l'idée communiste en Europe de l'ouest, et d'un autre, des particularités importantes et significatives de ce processus en fonction du pays dans lequel il est mis en œuvre. L'histoire comparée des heurs et malheurs du PCF et du CPGB et des rapports qu'ils ont entretenus sous l'œil souvent critique du Komintern, sert ainsi à mieux comprendre l'époque dont il est question et ses implications que si on l'abordait en restant strictement d'un côté ou de l'autre de la Manche.

L'ouvrage est divisé en six chapitres consacrés aux périodes clé qui ont marqué la montée et la décadence des deux partis. Le premier, "Fondations, 1920–1933," rappelle leur création et leurs aspirations initiales. Un PCF ouvert aux diverses âmes de la gauche, qui supportait même encore sur les pages de *L'Humanité* la présence d'auteurs d'obédience libertaire et ne faisait pas encore preuve du dogmatisme rigide qui le caractérisera par la suite, qui apparaît "toujours dominé par les intellectuels et les littérateurs" (21–22), fort dynamique cependant et donnant déjà de grands espoirs, s'oppose à un PCGB plus nettement prolétarien, qui éprouve envers son "grand frère" français un sentiment d'infériorité dont il ne se débarrassera réellement jamais. Si le slogan qui marque l'époque est bien "Vive l'unité fraternelle des travailleurs de France et de Grande Bretagne!" (23), on n'hésite pas à se donner réciproquement des leçons de pureté idéologique et à se critiquer parfois assez vertement.

Le deuxième chapitre, "Fronts populaires, 1934–1939," relate les tentatives d'unité face à la menace grandissante du fascisme. Le front populaire, dont la montée semble d'abord irrésistible, peut paraître aux Anglais un exemple lumineux à imiter. Mais le CPGB et les "réactionnaires" (ou tels les considèrent-ils) du Labour ne parviennent cependant pas

à surmonter leur méfiance réciproque et à s'entendre. Si l'unité de la gauche en Grande-Bretagne reste à faire (et ne se fera au bout du compte jamais), la guerre d'Espagne a au moins le résultat de renforcer les liens entre le PCF et le CPGB, qui gèrent conjointement, avec une bonne volonté indéniable, en dépit des difficultés tactiques inévitables, le passage des volontaires anglais qui désirent rejoindre les Brigades internationales. À ce sujet, Bowd réserve au lecteur quelques descriptions pleines d'humour des voyages des communistes Anglais vers l'Espagne à travers la France.

Avec son titre dickensien, "Le meilleur et le pire des temps, 1939–1947," le troisième chapitre retrace la position nécessairement flottante et inconstante des deux partis dans les années qui précèdent directement la Deuxième guerre mondiale, pendant le conflit et immédiatement après. L'accent est mis surtout sur le PCF, qui doit gérer la transition soudaine qui lui est imposée par le pacte germano-soviétique, d'une opposition sans concessions au fascisme à une position de "neutralité" difficile à faire passer auprès de ses membres. La dissolution du parti, accusé de trahison, en 1939, la fuite de Maurice Thorez en Belgique pour, paradoxalement, "rester à son poste dans la guerre des classes" (78) et lutter contre la "guerre impérialiste," ne sont que deux des incidents importants de cette période incertaine, qui voit le PCF en train d'accomplir des acrobaties idéologiques et tactiques sans égal. Bowd, dans sa recréation de ces années charnière, utilise à bon escient romans et sources littéraires, qui se révèlent précieux pour faire revivre les ambiguïtés du moment. On redécouvre ainsi la position délicate du PCF envers l'occupant allemand, le contrordre de 1940 qui permet aux communistes d'essayer de s'insérer dans la résistance gaulliste et dans l'exil anglais, et la transition qui les fait passer du "parti de la neutralité" au "parti des fusillés" (91). 1945 et la fin du conflit voient l'apogée du CPGB sur l'onde longue de la victoire électorale travailliste, alors qu'en France le PCF devient le premier parti du pays. Les contacts entre les deux mouvements sont renouvelés à l'enseigne d'une relation fraternelle. Le succès, même relatif, permet d'arrondir certains angles idéologiques ou tactiques.

Le quatrième chapitre, "Guerre froide, 1947–1956," narre la fin des illusions de croissance des deux partis. En dépit de leurs avancées, la situation est loin d'être idéale et les masses populaires, anglaises surtout, se font prier. Le PCF, quant à lui, retrouve sa place habituelle à l'opposition dès 1947. Le PCGB régresse, *dixit* Staline qui voit tout. C'est vrai, en dépit des efforts de ses dirigeants, toujours proches de l'orthodoxie moscovite. Après le traumatisme des années du conflit, la paix devient la nouvelle mode et remplace aisément la lutte des classes. Mais la paix apporte aussi la "cocacolonisation," qui "se manifeste dans la BD, le Be Bop, Hollywood, et les romans d'Ernest Hemingway" (139). Que faire contre une pareille décadence culturelle, qui s'insinue subrepticement dans l'esprit du peuple? Le parti communiste britannique voit ainsi son influence se réduire progressivement pour se limiter aux "milieux syndicaux et intellectuels" (149), où elle demeure cependant très vivace.

Le traumatisme de 1956, année qui voit l'invasion de la Hongrie par les armées soviétiques, et les défections massives que cet événement cause aussi bien dans le parti anglais que dans son parti frère français, ouvrent le cinquième chapitre, "Déstalinisations, 1956–1979." En Grande Bretagne, le parti stagne tout en gardant son noyau dur, pouvant compter sur dix fois moins d'adhérents que le PCF, qui semble rebondir quelque peu dans son opposition à De Gaulle dans les années soixante. Les contradictions structurelles deviennent difficiles à ignorer. PCGB et PCF se débattent entre velléités

d'indépendance par rapport à Moscou (notamment dans leur condamnation de l'invasion de la Tchécoslovaquie à la suite du Printemps de Prague) et habitudes orthodoxes invétérées. Le vent de l'eurocommunisme venu d'Italie secoue assez moyennement deux partis toujours fort traditionalistes, qui se permettent toutefois quelques gestes surtout symboliques d'ouverture. En France, c'est l'Union de la gauche, expérience limitée pour un PCF perclus de doutes. Peut-on penser à une "modernisation" gérée par Georges Marchais, qui renouvelle involontairement la langue en massacrant les subjonctifs lors de ses discours à la "fête de l'Huma," mais ne dépare pas sur le balcon du Kremlin?

Le dernier chapitre, "Fin de parti(e), 1980–1991" est surtout consacré à une analyse intéressante et bien documentée de la grande grève des mineurs anglais de 1984-1985, écrasée par la "dame de fer," et de ses répercussions sur le statut et l'influence des deux partis, en soulignant en particulier la solidarité active de la CGT envers les grévistes. La "défaite cinglante pour le mouvement ouvrier" (221) que représente cette grève ratée accélère encore la marginalisation progressive et la perte d'influence du PCGB. Maisle vent semble avoir changé partout. En France, le PCF se fait rattraper par le Front National. Le CPGB fait son autocritique – ce qui ne l'avance guère – et s'évanouit peu à peu, alors que son cousin français fait mine de rien, mais ne parvient pas pour autant à ralentir sa décadence.

Bowd signe ici une belle étude comparative, nourrie de recherches d'archives et de lectures multiples et diverses, bien intégrées dans une narration cohérente rendue agréable par le détachement ironique qui perce déjà dans le choix de certains titres de chapitres et surgit ici et là au fil des pages, ainsi que lorsque l'auteur, après une brève digression, évoque le fantôme de Maître Pathelin en déclarant: "Mais revenons à nos rouges" (181). La "farce" historique, qui n'en est pas une malgré les apparences, se lit avec plaisir et profit. Bowd semble par moments évoquer l'esprit (des nations) de Montesquieu en expliquant notamment le peu de succès du PCGB par "l'incompatibilité fondamentale entre le dogmatisme marxiste rationnel et intellectuel qu'affichent le parti communiste et l'empirisme intuitif des Anglais" (164-165). On ne le contredira pas, l'ouvrage lui-même faisant preuve d'une bonne dose très utile d'empirisme, intuitif ou pas, dans sa reconstruction précise, mais jamais alourdie par des détails inutiles, de la parabole historique des deux partis. On conseillera donc volontiers ce livre à tous les amateurs d'histoire politique et à ceux que fascine l'évolution des idéologies en Europe au vingtième siècle.

*Vittorio Frigerio, Dalhousie University*